

Article dans la revue SIELEC. Université Bourgogne. France

Le blé, la Bible et le sang

ou proximité et lien dans les Aurès pendant l'époque coloniale

Article publié dans la revue *Les cahiers de la SIELEC* N° 12 (Société internationale d'étude des Littératures de l'Ere Coloniale), portant sur le thème : « Passeur, alliés et transfuges à l'époque coloniale », sous la direction de Guillaume Bridet. Paris, Kailash éditions 2019.

Ma Montagne est ainsi. Attachement au sol et aspiration au départ. Lieu de refuge, lieu de passage. Terre du lait et du miel et du sang. Ni paradis ni enfer. Purgatoire¹.

Notre propos est ici de dévoiler, à partir de quelques exemples de personnages très peu connus et rarement mentionnés, une face cachée de l'histoire des Aurès. Alors que les approches macro-historiques focalisent leur regard sur les événements globaux et les violences qu'a subi la société conquise et les représailles qu'elle a exercées en retour, on prête peu d'attention à la nature des interactions entre les personnages venus d'horizons divers que les circonstances rassemblent dans les Aurès pendant l'époque coloniale.

Notre travail plaide pour une démarche qui tente de dépasser les deux versions nationales officielles opposées de ceux qui monopolisent l'écriture de l'histoire des deux côtés des rives de la Méditerranée, afin de restituer des situations locales de côtoiements et d'interactions entre des individus qui ont vécu ensemble. Il plaide donc pour une approche micro-historique. Privilégier des singularités, c'est choisir de lever le voile sur des relations profondes et périphériques, c'est aussi examiner la réalité dans toute sa plénitude, afin de situer des récits non-hiérarchisés d'événements locaux, trans-locaux et même internationaux. Ces mises en récit offrent des voies nouvelles pour mettre en lumière des liens et des proximités grandement ignorés.

¹ Amin Maalouf, *Le Rocher de Tanios*, Paris, Grasset, 1993, p. 279.

Nous essaierons de croiser des témoignages, des documents et des représentations qui, issus des deux rives de la méditerranée, aident à recomposer un passé toujours sujet à caution et, consciemment ou inconsciemment, implicitement ou explicitement, soumis à des interprétations idéologiques et subjectives.

L’histoire du fragmentaire : décor et contexte

Nous racontons des histoires parce que finalement les vies humaines ont besoin et méritent d’être racontées. Cette remarque prend toute sa force quand nous évoquons la nécessité de sauver l’histoire des vaincus et des perdants. Toute l’histoire de la souffrance crie vengeance et appelle récit².

En plein cœur des Aurès, non loin de deux importantes villes romaines, Lambès et Timgad, il y a la commune d’Arris, gardée au nord par deux très hautes montagnes, Ichemoul et Chelia, et arrosée par la source bien connue de Tihamamine. Une mission de Pères Blancs s’installe là en 1894, elle y fonde un hôpital, une école et y fait prospérer une ferme prise à une tribu Oueled Daoued à Médina, après l’insurrection de 1879.

Ces terres sont au cœur de l’intrigue de ce récit. En effet, la plaine de Médina qui produit alors « le meilleur pain du continent³ », comme l’explique Germaine Tillion, a suscité l’intérêt colonial dès le début de l’expédition dans les Aurès. Le Journal de marche de la colonne du maréchal Saint Arnaud, qui séjourne dans la plaine pendant trois mois d’avril à juin 1850, évoque « une jolie vallée qui conduit...au bivouac de Médina, située dans un jolie bassin, très boisé, bien cultivé et très bien arrosé⁴». Fanny Colonna la décrit elle aussi comme « une sorte de paradis géographique et de lieu stratégique à la fois, prédestinée comme telle à être le berceau de la colonisation agraire de la montagne⁵». Elle ajoute que la plaine se donne à voir

²Paul Ricœur, *Temps et récit*, Tome I, Le Seuil, coll. Poétique, 1983, p. 114-115.

³ Germaine Tillion, *Il était une fois l’ethnographie*, Paris, Le Seuil, 1999, p. 28.

⁴Cité par Fanny Colonna, *Le Meunier, les moines et le bandit*, Paris, Sindbad, 2010, p. 41.

⁵ *Ibid.*

comme « une configuration extraordinaire de cinq cours d'eau qui en font une perle de la nature et une aubaine agricole exceptionnelle⁶».

En 1876, Emile Masqueray, historien et anthropologue (avant l'heure), passe quelque temps auprès du patriarche des L'Halha, « fraction maraboutique qui [...] possédaient une bonne partie de la plaine et y avaient leur quartier d'hiver⁷ ». Fasciné lui aussi par cette plaine, il recommande par la suite d'y construire un village et un fort pour « assurer à la fois notre puissance militaire civilisatrice dans cette région, si redoutée des pillards arabes mais dont les Romains avaient su cultiver toutes les vallées⁸ ». Masqueray ne s'arrête pas là, il désigne cette plaine comme « le futur centre de colonisation dans l'Aurès », et en évoquant l'insurrection de 1879 et « sa répression victorieuse », il écrivait « jamais la fortune nous nous a offert occasion meilleur de nous établir définitivement au cœur de l'Aurès. Un village, poursuit-il, dans la plaine de Médina, si riche en eaux qu'elle en est une rizière, un fort au col de Tizougarine...⁹ ». En commentant ces déclarations émanant d'un exceptionnel spécialiste des Aurès, Fanny Colonna, tout en étant touchée, comme nous, par ces propos, écrit : « on aimerait ne jamais avoir lu ces lignes irresponsables d'un indigéniste pourtant conséquent, incapable en l'occurrence d'anticiper les effets éventuels de la mise en colonisation de “cette jolie petite plaine”¹⁰ ». Il est clair que ces propos ne sont guère impartiaux, et on a l'impression que c'est un autre Masqueray qui semble avoir écrit ses œuvres ultérieures.

Pourtant, Masqueray souligne par la suite que ces évènements ont été le résultat d'une ignorance du pays et des hommes. Car il paraît qu'il finit par connaître le pays et par mieux comprendre les hommes chez lesquels il a longuement séjourné, en particulier au sein de la fraction maraboutique des Ouled Lahlouh dont il a souligné à plusieurs reprises l'accueil chaleureux et l'hospitalité généreuse qu'elle lui avait réservés.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

⁸ Emile Masqueray, *Note concernant les Ouled Daoued du mont Aurès, Aourès*, Alger : Jourdan, 1894. p. 38.39.

⁹ *Ibid.*, p. 38.

¹⁰ Fanny Colonna, *Le Meunier, les moines et le bandit*, op., cit, p. 42.

Les « excellentes terres » prises sur les biens séquestrés après l'insurrection de 1879 cédées par l'administration coloniale aux Pères Blancs qui s'installent là en 1894, sont à l'origine de crispations et de tensions que cause peut-être aussi l'échec de la mission des Pères en matière d'évangélisation.

À part un bref chapitre de Georges Morizot¹¹ et l'histoire de Giacobetti rapportée par Fanny Colonna¹² : Le chapitre était un bref rapport d'échec sur leur mission ; l'histoire de Giacobetti était un court récit retraçant sa vie et ses contributions écrites sur la société Auréssienne, les Pères n'ont jamais été, à ce que l'on sache, mets en lumière, ni dans les rapports administratifs ni dans les analyses scientifiques (historiques ou autres). Personne n'a jamais parlé d'une manière approfondie non plus des colons, des électrons libres, des bandits d'honneur et des interactions entre tous ces individus qui se sont retrouvés ensemble du fait de hasards multiples dans cet espace géographique triangulaire où Arris constitue le centre des interactions sociales et culturelles qui nous intéressent ici.

Les effets de la Première Guerre mondiale et son déroulement vont entraîner de nouvelles métamorphoses dans les Aurès. Les habitants du massif refusent la circonscription. Pour fuir les autorités, ils prennent le maquis. C'est entre autre le cas de Messaoud Ben Zelmat qui fait parler de lui en se forgeant une réputation dépassant les Aurès. L'insécurité gagne de plus en plus. Tandis que les jeunes européens sont mobilisés pour la guerre, les Pères quittent le massif à jamais. Dans l'entre-deux-guerres et après la Seconde Guerre mondiale, beaucoup d'évènements importants contribuent également à changer la donne : la montée de forces politiques nouvelles, le réformisme de Ben Badis, le travail sous-terrain du Parti du Peuple Algérien (PPA), les premières grèves d'ouvriers agricoles en Oranie, etc. Les montagnes des Aurès ne restent pas indemnes de ce qui se passe aux alentours.

¹¹ Jean Morizot, *L'Aurès ou le mythe de la montagne rebelle*, Paris, L'Harmattan, 1991, p. 175. 192.

¹² Selon Fanny Colonna, le père Antoine Giacobetti avant de s'établir dans l'Aurès, il a passé d'abord par la Maison Carré, près d'Alger où il a été nommé prêtre en 1891. Son expérience en Tunisie où il a enseigné l'arabe, au Soudan et au Sahara (Ghardaia), plusieurs séjours en Kabylie, lui ont conféré une connaissance assez profonde du pays musulman et cela est clairement repérable dans ses écrits, ainsi que sa rédaction du *Diaire* de 1912 à 1917. Voir Fanny Colonna, *Le Meunier, les moines et le bandit*, op., cit, p. 57-63.

Des personnages *self made man*

Commençant par la figure de Jacqueline dont le parcours est si particulier que la mémoire locale des habitants d'Elhammam, la fraction maraboutique dont il a été question plus haut, en garde toujours les traces. On l'appelle exclusivement *Yemma Chérifa*, appellation qui n'est pas sans significations symboliques, car *Yemma* (Mère) est un terme d'honneur et de respect associé à toutes les femmes, quel que soit leur âge, mais il est aussi et surtout associé aux femmes qui n'ont pas d'enfants et qui, de ce fait, peuvent être considérées comme les mères de tous. Quant à *Chérifa*, terme très valorisant également, il désigne littéralement la noblesse et un rang social fort sacralisé.

Yemma Chérifa se marie à un habitant du village appelé Ahmed ben Khelifa dont elle a fait la connaissance en France lors de la Seconde Guerre mondiale. Dès leur retour au pays, elle s'engage à assurer un enseignement aux enfants du village. Pour ce faire, un notable de la région leur donne une maison qui devient la première école « laïque » du village à ne pas être créée par les autorités. L'institutrice commence en 1946 à s'occuper des premiers élèves, parmi lesquels un grand nombre occupera à l'avenir des fonctions honorables dans différentes professions et donc certains deviendront même des membres de l'Armée de Libération Nationale (ALN). Aux dires de ceux qui la connaissent de près, Jacqueline est d'une rare bonté, elle est bienveillante et douée pour l'enseignement. Comme elle apprend rapidement le chaoui, cela lui permet d'établir des communications rapides et complices avec tout le monde.

Avant l'arrivée de l'institutrice, les enfants du village passaient leurs temps aux champs ou à veiller sur leur bétail dans les hauteurs. Tout au plus certains d'entre eux allaient-ils aux *Kuttâb* (école coranique) pour apprendre quelques versets du Coran et les rudiments de l'écriture en arabe. Seuls pouvaient aller plus loin dans leurs études quelques rares garçons issus de familles aisées, et dans ce cas leur destination était Constantine ou Tunis. Si ces faits soulèvent la question de savoir comment cette femme seule peut prendre sous son aile la plupart des enfants du village, reste que les faits sont là : après qu'ils ont achevé leurs deux ans d'enseignements, elle recommande beaucoup d'élèves aux responsables de l'école d'Arris qui les admet sans réserve. Ces anciens élèves qui ont réussi leur carrière éprouvent aujourd'hui une

profonde gratitude envers celle qui leur a ouvert le chemin de la réussite et du savoir et qu'ils appellent toujours tendrement *Yemma Chérifa*.

En fait, sa proximité avec les habitants ne s'est jamais démentie. En témoignent, après son mariage, sa participation à toutes les activités villageoises, sa connaissance approfondie des mœurs et des querelles intestines des habitants, de la taille de leurs troupeaux, leurs parcelles. Cette proximité tient essentiellement à deux facteurs. Il y a d'abord la place importante qu'occupe la femme dans la fraction chaoui. Beaucoup de chercheurs spécialistes des Aurès l'ont signalé, comme Mathéa Gaudry dans son étude remarquable *La Femme chaouia de l'Aurès*, qui résume magnifiquement le statut de la femme chaouia :

Plus intelligente que la Kabyle, dont elle se rapproche par sa vie laborieuse de montagnarde, plus indépendante que la Mzabite et l'Arabe et véritablement émancipée d'instinct, elle s'est créé une situation que ne possèdent ni ces Berbères, ni même l'Arabe. Son impérieux besoin d'être libre et de commander, qui pourrait peut-être bien trouver une source première dans un lointain matriarcat, la rapproche de la Targuie¹³.

Le second facteur est lié à la place de l'enseignement chez les habitants, contrairement à ce qu'on observe dans d'autres régions de l'Algérie où le refus de l'école « républicaine » est signalé par les historiens. Cet engouement pour l'apprentissage de la langue française est dû aussi aux besoins des habitants de s'adresser aux autorités françaises sans intermédiaire. Car ils soupçonnent les traducteurs de falsifier leurs propos.

Ce quotidien presque ordinaire en apparence est en réalité émaillé d'un travail sous-terrain effervescent qui va conduire au soulèvement de 1954 : la Seconde Guerre mondiale, les manifestations de mai-juin à Guelma, Sétif et Kherata et la violente répression qui s'ensuit vont bousculer la donne de fond en comble et montrent bien que la cohabitation avec les autorités coloniales relève d'un équilibre toujours fragile.

¹³ Mathéa Gaudry, *La Femme chaouia de l'Aurès : étude de sociologie berbère* [1929], Préface de Tassadit Yacine, Alger, Chihab-Awal, coll. La mémoire des Aurès, 1998, p. 268.

Le mari de notre institutrice n'est pas indifférent à ces événements. Bien au contraire, il devient un membre actif du PPA, qui lui confie la mission la plus dangereuse de toute : se rendre en plein jour à Médina qui n'est pas très loin du village pour tuer un gendarme. Intercepté, l'insurgé est abattu sur le coup. Nous sommes en 1952.

Suite à ces événements, *Yemma Chérifa* doit quitter les Aurès à jamais, laissant derrière elle des éloges mérités au vu de la place qu'elle occupe dans la mémoire collective, non seulement du village, mais aussi dans presque tout le massif.

Le deuxième personnage de cette histoire est Baptiste Capeletti, dont le nom est passé à la postérité grâce à la découverte de plusieurs objets de mobilier dans une grotte qui porte toujours son nom et qui constitue l'un des plus importants sites préhistoriques du nord de l'Afrique. Il en a fait part à Thérèse Rivière, puis à un jeune géologue Laffite et à Roubet 1976¹⁴. À ceci vient s'ajouter un témoignage rapporté par Jean Déjeux, à la fin de la vie de Capeletti qu'il termine centenaire à Annaba, sur les bandits d'honneur dans les Aurès. Évoquant ainsi Ben Zelmat le « bandit » et sa relation avec lui, il relate comment ce dernier lui promet de protéger sa femme, sa mère et son fils pendant sa longue absence de cinq ans, entre 1914 et 1919, alors qu'il se bat en Europe. La promesse est tenue, alors qu'on est dans un moment de grande insécurité dans l'Aurès et que Ben Zelmat est déjà recherché par les forces de l'ordre et risque sa vie à chaque instant : « Ce n'était pas un bandit, explique Baptiste, [...] c'était mon grand ami¹⁵ ». Mais il faut signaler que le livre le plus remarquable consacré au meunier est celui de Fanny Colonna, *Le meunier, les moines et le bandit*.

Baptiste Capeletti est né en 1875 à Oued El Athmania près de Constantine. Il arrive à Oued Taga à l'âge de 14 ans, seul après le décès de son père, pour gagner sa vie comme apprenti maçon. C'était déjà le métier de son père. Sa mère était une Sicilienne. Naturalisé français, il est appelé au service militaire en 1894 et n'en revient que cinq ans plus tard. À son retour, il construit de ses propres mains le premier moulin à turbine de tout l'Aurès en 1900 dans une petite vallée très verte dans

¹⁴Voir Robert Laffite, *Étude géologique de l'Aurès*, Alger, Bulletin du service de la carte géologique de l'Algérie, 2^e série, Stratigraphie, descriptions régionales, 1939 ; Colette Roubet, *Économie pastorale préagricole en Algérie orientale. Le Néolithique de tradition capsienne. Exemple : l'Aurès*, Paris, CNRS, 1979.

¹⁵Jean Déjeux, « Un bandit d'honneur dans les Aurès de 1917 à 1921. Messaoud Ben Zelmat », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, vol. 26, n° 1, 1978, p. 45.

les hauteurs de Berbaga où il s'installe avec son épouse *Hmama* (tourterelle). Sans jamais quitter les Aurès, sauf pendant la Première Guerre mondiale, une nouvelle fois pendant cinq ans aussi.

Capeletti se met rapidement en relation avec les habitants. Colette Roubet dit plus tard de lui qu'il est « un homme généreux, indulgent » et qu'il ne s'est jamais départi de « son naturel affable et serviable, traitant avec une sincère amitié tous ceux qui se présentaient à lui »¹⁶. En l'évoquant dans ses lettres, Thérèse Rivière le décrit comme « un brave meunier¹⁷ ». Pendant son séjour, elle réussit à gagner sa confiance et son amitié, mais aussi, écrit son frère Georges-Henri Rivière,

l'amitié et la confiance de ses chers chaouia. Combien profondes, ajoute-t-il, en sont les traces dans la mémoire de ces hommes : anciens, qui l'ont connue, jeunes par tradition orale. L'un d'eux Jean Baptiste Capeletti, un de ses informateurs préférés, centenaire aujourd'hui, parle encore d'elle avec émotion¹⁸.

En effet, la mémoire des hommes garde toujours les traces d'un homme qui s'est forgé une réputation dans le massif de l'Aurès en tant que premier meunier et en tant que guérisseur, d'ailleurs, les habitants l'appelaient toubib. Mais sa réputation tient aussi à sa proximité toujours confirmée avec les habitants (participation à toutes les activités, mariage), ainsi qu'à sa complicité avec les coureurs de sommets, d'hommes fascinés d'habiter les hauteurs. Cette complicité avec les habitants, cette autonomie, cette énergie pour créer une vie à soi dans un contexte social et politique qui rend les gens irresponsables ne peut être qu'une œuvre très belle est fascinante. Et sa relation avec le « bandit » qui ne peut qu'être captée et fascinée par ce type de comportement et de conduite et ne peut résister à tisser une relation avec lui en l'honorant par la protection de sa famille pendant cinq longues années (1914-1919).

¹⁶ Colette Roubet, *Économie pastorale préagricole en Algérie orientale. Le néolithique de tradition capsienne. Exemple : l'Aurès, op. cit.*, p. 109.

¹⁷ Fac-similé d'une lettre de Thérèse Rivière à son frère George-Henrile 7 avril 1935 après sa visite à la grotte Capeletti. Cette lettre est reprise dans Colette Roubet, *Économie pastorale préagricole en Algérie orientale. Le néolithique de tradition capsienne. Exemple : l'Aurès, op. cit.*, p. 116.

¹⁸ Georges-Henri Rivière, janvier 1978, *ibid.*, p. 109.

Cet homme à l'index coupé, Messaoud ben Zelmat, qui se forge une légende de Robin de Bois, impose sa justice distributive, est connu pour son courage, sa hardiesse et son intégrité. Cet homme qui prend du blé, du bétail et des provisions aux riches pour les redistribuer aux pauvres, est, selon Capeletti lui-même, « [s]on grand ami », qui protège « les petites gens contre les caïds »¹⁹.

Notre meunier, tout en quittant Berbaga, est resté, pas loin des falaises, au village de Bouhmar avec son épouse Hmama. Sans jamais se séparer de celle-ci qu'en cédant aux demandes des Pères Blancs, terminant sa vie centenaire à Annaba (Hyppone), la laissant derrière lui ainsi que les sommets qu'il aimait tant. Rien, disait Fanny Colonna, « dans la littérature disponible ne permettait de situer l'homme ni de lui trouver d'équivalent. Baptiste Capeletti n'avait jamais, que l'on sache, appartenu à aucun parti ni exercé aucune action politique directe²⁰ ».

La bible

Après les Romains, les Byzantins, les Arabes et les Turcs, Arris est encore une fois choisi comme un lieu d'installation, cette fois-ci pas par des militaires qui dominant de loin le village, mais par les Pères Blancs. Cela se passe en 1893. Leur première œuvre est de construire un hôpital avec l'aide active des habitants, comme en témoignent les Pères eux-mêmes dans leur chronique annuelle tenue à Maison-Carrée le 25 décembre 1893 : « depuis trois mois à peine que nous vivons au milieu de chers Chaouia, les résultats obtenus nous font concevoir les plus belles espérances. Ils semblent heureux de nous posséder au milieu d'eux, ils viennent à nous en toute confiance et avec ouverture²¹ ».

Pour assurer le financement de cette fondation, les Pères Blancs exploitent en 1894 les excellentes terres prises aux Touaba après l'insurrection de 1879. Malgré les déclarations apaisantes de la part des Pères au début, tel Duval qui écrit que « l'opération [n'aura] pas l'effet moral que l'on pouvait craindre », leur rapport

¹⁹ Jean Déjeux, « Un bandit d'honneur dans les Aurès de 1917 à 1921. Messaoud Ben Zelmat », *op. cit.*, p. 45.

²⁰ Fanny Colonna, *Le Meunier, les moines et le bandit*, *op. cit.*, p. 13.

²¹ Cité par Jean Morizot, *L'Aurès ou le mythe de la montagne rebelle*, Paris, L'Harmattan, 1991, p. 181.

annuel ultérieur de 1912 et 1913 expliquent que « les indigènes ne cess[ent] de le leur reprocher amèrement²² ».

Que ce soit à Arris ou à Médina, les Pères Blancs ont déployé toute leur énergie afin de gagner l'amitié et la confiance des habitants par les œuvres pies mais aussi par leur sollicitude. On peut aisément repérer leur satisfaction dans leurs mémoires : « l'exercice 1908-1909 a été une bonne année pour le poste d'Arris. La population qui nous entoure a répondu à notre dévouement par un accroissement de confiance et de sympathie », ou encore :

Le chaouia s'intéresse à tout ce qui est humain. Délivrez-lui quelques notions de sciences naturelles, il s'y intéressera grandement ; parlez-lui aussi de saints et de miracles, il vous donnera toute son attention sans arrière-pensée. Il sera content de vous voir animer de sentiments religieux comme lui. Ne croyez pas qu'il est conquis pour autant. Comme le paysan, il ne dévoile pas entièrement sa pensée... inutile d'insister... il me semble plus religieux que musulman...²³

Leur passage à Arris est bénéfique, semble-t-il, notamment en matière d'enseignement, ce qui est encore sensible aujourd'hui dans les témoignages transmis de génération en génération. Jean Morizot, qui leur a réservé tout un chapitre dans son livre *L'Aurès ou le mythe de la montagne rebelle*, écrit qu'

ils contribuèrent certainement à créer autour d'Arris une petite élite locale ayant une bonne connaissance de la langue française. Le caïd du douar oued Labiod, à mon arrivée en 1939, était un ancien élève des Pères Blancs, bien plus instruit que la plupart de ses collègues²⁴.

La déclaration de la Première Guerre mondiale puis la mobilisation générale et le refus des hommes de tribus de livrer leurs enfants aux autorités, accentuent le

²²*Ibid.*

²³*Ibid.*, p. 187.

²⁴*Ibid.*, p. 190.

climat de méfiance et d'insécurité. Même si la chronique des Pères Blancs affirme que « les indigènes sont calmes, il n'y a aucune crainte d'insurrection²⁵ », mais les mutations de la guerre et le déroulement de cette dernière laissent penser qu'elle a pesé lourdement.

À partir de 1918, alors que la guerre touche à sa fin, l'atmosphère de l'insécurité s'installe paradoxalement de plus en plus dans les Aurès. Encouragés par les exploits de Messaoud Ben Zelmat, les « bandits » et les « rebelles » se multiplient, refusant de céder devant les troupes, les notables et même les religieux. C'est durant ces moments de terreur que les Pères cèdent à leurs supérieurs hiérarchiques et quittent les Aurès à contrecœur, mettant leur ferme en location malgré l'intervention des notables et les pressions de la population et même de Messaoud Ben Zelmat qui leur promet de se porter garant de leur sécurité.

Tout compte fait, les Pères quittent les Aurès à jamais, c'était en 1928. Dans les années qui précèdent leur départ, le pressentiment d'une fin proche transparait dans leur chronique, sans que pour autant ils renoncent à leurs activités ni à leurs obligations vis-à-vis de la société qu'ils remplissent avec une apparente satisfaction. Leur échec en matière d'évangélisation pose toutefois un dilemme aux scientifiques : s'agit-il d'une méconnaissance des hommes et du pays, de leurs ignorances de l'organisation de la société locale, ou bien d'un refus, plus déterminé qu'ailleurs, de la société réceptrice ?

Quoi qu'il en soit, les voix des Pères nous sont encore audibles, d'abord, par le lieu qui porte toujours leur nom et que les habitants appellent *Bir Bla* (déformation locale de Pères Blancs), ensuite, par l'église devenue mosquée dont l'architecture est toujours plus ou moins visible, au moins du dehors. Par ailleurs, concernant l'interaction avec les habitants, la mémoire locale garde d'eux une image différente de celle des colons et des autorités coloniales. On se souvient encore de ses moines généreux, honnêtes et cordiaux.

Si les personnages de ce récit paraissent ressurgir d'un conte de fées ou d'une fiction romanesque, si leurs qualités peuvent s'associer à la construction d'un modèle héroïque stéréotypique (générosité, courage, compassion et sens de la justice), une

²⁵*Ibid.*, p. 187.

analyse rigoureuse des sources (archives, témoignages écrits et oraux) montre qu'ils continuent d'habiter le présent, que leur présence résonne en écho au-delà de l'indépendance de l'Algérie.

Baptiste Capeletti refuse de se conformer au modèle colonial : il refuse de rentrer au centre de colonisation en 1913, d'acquérir ou de louer les terres occupées par les Pères Blancs lorsque l'opportunité se présente, et même d'avoir la nationalité algérienne afin de garder ses terres au moment de la nationalisation. Il dessine sa propre trajectoire de *self made man*. Cette stratégie soulève un questionnement plus large concernant la puissance des liens de proximité qui s'établissent entre des individus se rencontrant dans un lieu déterminé et une chronologie spécifique.

Est-il également possible, à travers le récit de Messaoud Ben Zelmat, d'interroger la mythologie de la *résistance impatiente à toute espèce de joug des Auréssiens*, maintes fois soulignée, et l'effet de celle-ci sur la capacité de rébellion qui va conduire à « la guerre de libération nationale » ? Le banditisme a-t-il contribué à une dimension nationaliste plus large que ses intérêts immédiats ? Il serait intéressant de voir dans quelle mesure ce banditisme témoigne d'un refus des lois nouvelles ne correspondant pas aux codes coutumier des habitants et à un mode d'organisation segmentaire qui n'auraient pas disparu malgré la domination d'un État central pendant 132 ans et ses tentatives de le remplacer par un réseau administratif rigoureux.

Entre ces deux figure emblématique (Baptiste Capeletti et Messaoud ben Zelmat) chacune dans son domaine, notre institutrice a bien du mal à trouver les mêmes échos, du moins écrits, dans la postérité. *Yemma Cherifa*, si ce n'est la mémoire locale personne n'en parle. Pourtant c'est une figure qui mérite une attention particulière, du fait de son goût pour l'enseignement, de son mariage exemplaire ou de son inscription dans une proximité profonde. Ainsi, des questions importantes dont certaines restent centrales pour les recherches relatives aux influences intellectuelles, au statut de la langue française, à l'acceptation ou au refus de celle-ci par les habitants, pourraient être de nouveau posées concernant la place de l'enseignement dans les Aurès et les enjeux qui lui sont liés.

Atamena Abdelmalik

Université Abbès Laghrour. Khenchela

